

Franchir le seuil

*Musée d'archéologie de l'Île de Pâques
Salle Théodore Eglantine
Panneau avec des extraits de ses « Mémoires d'outre-lac »*

Avec le recul, c'est drôle de devoir tout autant ma vocation d'ingénieur-voyageur à mes parents qu'à un vieil oncle éloigné. Tandis que les premiers me pressaient de partir pour percer le mystère des colossales statues en cette île exposée aux quatre vents, donc de partir loin, très loin, le second entendait m'en dissuader absolument. Et en agissant de la sorte, il me mit de façon paradoxale la puce à l'oreille, celle qui vous souffle de ne pas vous laisser intimider par d'apparentes sages paroles prônant la casanerie la plus achevée... et la plus mortelle.

De fait, l'oncle Archibald ne jurait que par la dite sagesse asiatique. Au fil de mes visites aussi polies que contraintes, combien de fois n'avait-il pas tenté, sa pâle personne en pâle exemple, de me convaincre de la supériorité du « voyage immobile » ? Au vrai, je n'en pouvais plus de toutes ses citations extraites de tel ou tel recueil de tel ou tel grand philosophe de telle ou telle grande dynastie. Je me souviens d'une qui m'exaspéra au plus haut point, celui des non-retours qui stimulent de façon salutaire.

Je venais tout juste d'avoir quinze ans et l'oncle Archibald ne trouva pas mieux comme comité d'accueil, lors de mon rituel séjour estival à Vevey, de m'asséner un fragment d'un long poème de Lao-Tseu. Avec cérémonie, il m'intima de m'asseoir et commença sa longue litanie :

*« Sans franchir le seuil
Connaître l'univers.*

*Sans regarder par la fenêtre
Entrevoir la voie du ciel.*

*Le plus loin on se rend
Moins on se connaît.*

*Ainsi le sage
Connaît
Sans avoir besoin de bouger
Comprend
Sans avoir besoin de regarder
Accomplit
Sans avoir besoin d'agir ».*

A la fin, il ferma les yeux, comme en extase. Je surpris une sorte de larme d'émotion, comme si cet auguste écrit validait la morne existence de ce solitaire érudit qui avait si souvent rêvé de Chine sans jamais risquer d'y mettre les pieds. Les minutes qui suivirent furent fort longues et, d'une certaine façon, elles n'ont jamais cessé car toute ma vie je suis resté sur mon interlocation lors de cet étrange moment. Je peux même dire que toute ma vie fut déterminée par ma révolte face à cet amas de savoirs dénué de toute consistance humaine.

Le silence entre nous fut alors levé par un soupçon de mouvement. L'oncle Archibald exultait secrètement, pensant sans doute par son vague ascendant avoir converti un pauvre petit ignorant à sa juste vision des choses. En réalité, il n'était dans son esprit ni question de

penser ni de faire autrement que lui. Et pourtant... à l'issue de cette leçon qui se voulait magistrale, sans appel et sans aucun pli, je n'étais plus le même. Expérience ahurissante, un brin terrifiante, que je souhaite en tout cas à tout un chacun, de déchirer le voile, de voir enfin net non pas LA réalité mais du moins SA propre vérité.

Expérience du regard, d'abord, où l'on se sort de la léthargie des pompeuses citations, des certitudes trop faciles et où l'on voit soudain son environnement d'un autre oeil. A commencer par ces gravures, près de la baie vitrée dans le salon, de personnages de l'opéra de Pékin. Petit, jouant sur le tapis face au lac, combien de fois n'avais-je pas levé les yeux au ciel, vers le loin au-delà de l'ennui et n'avais-je croisé ces silhouettes, qui figée dans un sourire factice, qui coulée dans une pause martiale contrainte ? L'oncle Archibald s'en était aperçu et avait pris ma vague curiosité pour la preuve d'un intérêt. J'avais donc eu tôt droit au discours sur la suprématie de cet art, aussi ancestral que codifié, selon lui précisément ancestral parce que codifié. Et d'attendre de moi de m'extasier à l'air franchement heureux de telle concubine, ou de craindre les foudres d'un général en arme, la fronce aux sourcils.

Pour tenir, c'est-à-dire passer le temps et me reconforter, ces deux personnages-là, je les avais secrètement appelés Ding-Dong et Dou-Ding. Et dans ma tête, chaque été, j'allais retrouver Ding-Dong et Dou-Ding plutôt que le grand oncle Archibald. Je leur inventais des aventures, histoire de m'occuper mais surtout de me rassurer car les revoir comme vitrifiés dans cette maison si froide me terrorisait. A force de les scruter, je les voyais s'animer, sortir du cadre, quitter leurs beaux habits de soie chamarrée pour parcourir ensemble tantôt les dunes d'Alaska, tantôt les steppes de Bergame. J'étais tout plein de mes lectures clandestines, de mes rêves insolents. Tout virevoltait dans ma tête. Je prêtais à ces personnages une vie que j'avais en dedans, à ras bord, et qui leur manquait tant.

Parfois, souvent, un peu trop souvent, l'oncle Archibald interrompait ces flâneries. Il me priait de venir sur ses genoux et s'évertuait à m'apprendre le mandarin. Ce n'était pas de ma faute, je n'y pouvais rien, mais sentir son haleine aigre renforçait encore ma propension à divaguer à la vue des idéogrammes. Je ne progressais absolument pas et croissait un malaise diffus face à cet être qui m'apparaissait de plus en plus sec et, au fond, vide. Je doutais. L'oncle Archibald était tellement respecté, pour ne pas dire vénéré, dans la famille. Que me prenait-il donc de penser différemment ? Ce n'est pas que je le haïssais. Non, non, cela non. Mais je ne le voyais pas comme les autres. Derrière l'érudit, je voyais l'homme seul, empêché par quoi, par qui, je ne savais pas, mais empêché en tout cas. Je ne pouvais pas l'admirer. Pire : pour qu'il ne transpire pas en moi, je sentais bien qu'il me fallait le voir tel qu'il était. Je devais le voir comme un mort-vivant prêchant le voyage immobile pour que surtout, oui surtout, ne me vienne pas l'idée saugrenue, que dis-je suspecte et coupable, de m'écarter trop loin de lui, de le laisser seul, lui, face à sa solitude et à sa vie envolée.

Croyant me convertir, il ne fit en définitive que me faire partir. Avec le recul et un brin d'ironie -celle de l'Histoire, pas la mienne, je ne suis pas comme ça-, je peux dire que Lao-Tseu fut fatal à notre relation. Il y a des jours comme ça des citations en trop. Bien sûr, il ne le sut pas. A quoi bon bouleverser les déjà morts ? Cet été-là, l'été de mes quinze ans, je regardais une dernière fois les héros discrets de mon enfance, Ding-Dong et Dou-Ding. Il était trop tard désormais. Je ne pouvais plus revenir, rester de longues et patientes heures à être leur silencieux compagnon de jeux. J'avais ma vie. Après tout, ils n'étaient que des gravures sur un mur aux couleurs passées. Moi, j'avais à franchir le seuil ; ce que je fis à de nombreuses reprises tout au long d'une riche existence. J'ai souffert, moi-même trop tôt exilé de l'innocence par la disparition de mon tendre amour, Colombe. Soit, j'ai souffert, mais au moins j'ai vécu. De mon corps, j'ai fait quelque chose. De mon esprit, j'ai fait quelque chose. De mon coeur aussi, j'ai fait quelque chose.

L'oncle Archibald s'éteignit peu de temps après ma tacite désertion. Il essaya bien sur mes parents de faire pression. Mais ceux-ci me protégèrent avec bonheur, projetant pour moi de loint

aines destinations. Leur ambition m'aida à m'extraire car ils voyaient dans mon départ le succès de leur emprise tandis que moi, je savais très bien à quoi m'en tenir. Comme quoi. Parfois la vie est ainsi faite que les malentendus servent à renforcer des liens mine de rien menacés. Car quoi s'ils avaient voulu me retenir et moi partir ? Ou l'inverse ? Serait-on allés jusqu'à la rupture ? Y serais-je passé ? Sait-on jamais... Mieux vaut ne pas trop en savoir sur la véracité, la profondeur, de certains sentiments sinon le vertige guette. Et alors, alors, on s'épuise à lutter contre lui au lieu de partir, partir, mais pars donc si tu DOIS partir. Si c'est TON choix, alors pars, va-t'en et surtout ne cherche pas à en savoir plus, s'ils t'aiment ou pas, ce qu'il serait advenu si tu avais dérogé à leur rêve pour toi, à leur rêve de toi.

En définitive, sur mon île, je me perçois comme une espèce de rescapé, échappé de la folie des uns et des autres, à ma juste place. Je pense souvent au grand oncle Archibald et je me demande pourquoi, oui là je me demande bien pourquoi, à quel degré les anges prennent que les miens aient mis sur sa tombe, en épitaphe :

« Le plus loin on se rend

Moins on se connaît. »

Comme quoi, chassez l'ironie, elle se charge semble-t-il de revenir au tombeau.

Varécy

Mars 2016